

Quatrième chapitre : LE XVIII^e Siècle

Littérature française I

Enseignante : TAKERKART-MOUSLI Mériem

École Normale Supérieure de Sétif

2^{ème} année TC + PEP Langue Française





LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

ITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIII^e SIÈCLE



Le XVIII^e siècle est appelé siècle des Lumières. Par cette métaphore le siècle cherche à consacrer, à travers l'esprit de la Renaissance et le cartésianisme du siècle précédent, le triomphe de la Raison sur les Ténèbres (l'obscurantisme et les préjugés).

Les Lumières sont un phénomène européen, mais les «philosophes» français cristallisent le mieux les idées du siècle et donnent du relief à des nouvelles valeurs qui, au-delà de la Révolution française, marqueront durablement l'Europe et le monde.



LA PHILOSOPHIE DES LUMIÈRES

L'Encyclopédie — monument des Lumières

La pensée philosophique s'élabore dans un large débat intellectuel et une âpre confrontation avec les antiphilosophes, appuyés par la Cour, le Parlement et le clergé.

La saisie des ouvrages et l'emprisonnement des auteurs ne manquent pas (Voltaire et Diderot).

Le triomphe de l'esprit nouveau est consacré par la parution de l'Encyclopédie, ce vaste panorama des connaissances scientifiques, des arts et des techniques des métiers, qui comprend 35 volumes (textes et illustrations), publiés de 1750 à 1772. Diderot, son directeur, en collaboration avec les esprits les plus éveillés de son temps d'Alembert (1717-1783), d'Holbach (1723-1789), Condillac (1714-1780), Helvétius (1715-1771), Buffon (1707-1789), Montesquieu, Voltaire etc., en fait la tribune et le plus important monument des Lumières.

La littérature française au XVIIIe siècle

Les mutations profondes de la vie socio-économique et culturelle et le mouvement philosophique ont une répercussion directe sur les lettres. Mais toute la production littéraire ne se place pas sous le signe des Lumières. Celles-ci se font le mieux sentir dans le roman et le conte philosophique, tandis que les autres genres n'en portent la marque qu'à des degrés différents.



Littérature d'idées

Ce sont les essais, discours, dialogues, entretiens, contes philosophiques, utopies, où les philosophes définissent leurs thèses scientifiques, philosophiques ou morales. Les plus éminents représentants sont Diderot, Voltaire, Montesquieu, Condillac, Helvétius, d'Holbach. Le plus prestigieux monument du genre est l'«**Encyclopédie**», tandis que les pamphlets traduisent le mieux l'esprit polémique du siècle.



Le Roman

C'est le genre qui exprime le mieux les aspirations du siècle et connaîtra, par conséquent, la prospérité. Au début le roman étant associé aux fabuleux, les auteurs intitulent leurs œuvres «contes», «histoires», «lettres». Le roman suivra, le long du siècle, une évolution très marquée. Il changera de contenu et de structures pour acquérir finalement ce qu'on appelle les grandes caractéristiques du genre.

Dans la grande diversité d'œuvres se dégagent quelques principales tendances, qui se développent parallèlement.



•**Roman de mœurs** : Les romans de Lesage («L'Histoire de Gil Blas», 1715-1735), de Marivaux («La Vie de Marianne», 1731-1741, et «le Paysan Parvenu», 1735) et de l'abbé Prévost («Manon Lescaut», 1731) s'inscrivent dans la tradition du roman picaresque. Pourtant sans renoncer à la peinture pittoresque des mœurs, ils manifestent un souci de réalisme plus profond en ce qui concerne le cadre et l'analyse psychologique des personnages.

•**Roman philosophique** : Le roman philosophique traite les grands problèmes du siècle: le rôle de la Providence, le déterminisme historique, le sensualisme, la tolérance, etc. La visée idéologique de l'auteur est à peine violée. Le roman s'organise autour d'un personnage principal qui rencontre dans des situations souvent invraisemblables de nombreux interlocuteurs; les personnages, moins étoffés et moins vivants, supportent diverses thèses philosophiques; le cadre n'est qu'esquissé; le dialogue est riche en réflexions et commentaires. Ce genre a ses chefs-d'œuvre: «Micromégas» (1752), «Candide» (1759) et l'«Ingénu» (1767) de Voltaire, «Jacques le Fataliste» (1772) et «le Neveu de Rameau» (1773) de Diderot, «Emile ou De l'éducation» (1762) de Rousseau.

•**Roman sentimental** : Le roman sentimental est lié à la personne de Rousseau. Les philosophes n'opposent pas la raison à la sensibilité, car "l'âme qui sent est consciente de sentir". Selon les sensualistes, la sensibilité est liée aux sensations et à la physiologie. Rousseau en élargit le champ pour en faire le domaine du cœur et de l'âme. "Sentir, c'est exister", dit-il.



Les romans qui peignent l'amour-passion ne manquent pas, mais c'est Rousseau qui écrit le premier roman lyrique, «*La Nouvelle Héloïse*», 1756. Son énorme succès est dû à la peinture émouvante de l'amour, à la générosité d'âme des personnages principaux, à la présence de la Nature et surtout à l'écriture personnelle de Rousseau.

Il exercera une influence profonde sur les lettres françaises et étrangères, annonçant les grands thèmes romantiques. Dans cette lignée s'inscrit le roman «*Paul et Virginie*», où Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) fait l'apologie de l'existence "naturelle" de deux adolescents dans une île exotique.

Le Théâtre

Le XVIII^e siècle conservera la passion du théâtre, mais il mettra beaucoup de temps à se libérer du classicisme. Un genre nouveau apparaît : le drame bourgeois.

1. La Tragédie

Presque tous les écrivains se proposent de suivre les préceptes des grands classiques. Voltaire illustre le mieux ce style «néo-classique». Malgré la perfection de son vers et le ton pathétique, même ses chefs-d'œuvre «*Zaire*» et «*Mahomet*» font sentir davantage l'artifice du classicisme que ses qualités.

1. La Comédie

Plus vitale que la tragédie, la comédie est illustrée par trois écrivains de talent: Lesage, Marivaux et Beaumarchais.

Lesage (1668-1747), auteur de près de 90 pièces, renouvelle la comédie de mœurs et reste immortel avec «*Turcaret*» (1709).

Marivaux (1688-1763), maître de la comédie psychologique, crée un style qui lui est propre, le *marivaudage*, fait d'un jeu subtil du langage, traduisant "tantôt l'analyse d'une intelligence trop fine, tantôt les palpitations d'un cœur trop délicat".

Le génie de Beaumarchais domine le théâtre de son temps par ses deux chefs-d'œuvre: «*le Barbier de Séville*» (1775) et le «*Mariage de Figaro*» (1781). Beaumarchais crée une comédie qui n'appartient qu'à lui: un mélange de comédie de caractères et de mœurs politiques et sociales. Il utilise des procédés de la comédie italienne, du théâtre espagnol et de celui de Molière. L'intrigue, menée avec précision et virtuosité, plonge les personnages dans des situations parfois invraisemblables, à un rythme vertigineux. Dans la riche galerie de portraits: personnages secondaires souvent caricaturaux, personnages principaux extrêmement vivants, se détache une figure exceptionnelle - Figaro, le porte-parole de l'auteur. Figaro dénonce violemment les abus de la société et revendique, au nom du Tiers-États, son droit au bonheur face à une aristocratie parasitaire et corrompue.

La Poésie

La poésie ne saura se libérer entièrement des influences du classicisme et traversera des longues crises tout le long du XVIIIe siècle, malgré le nombre élevé de poètes et d'œuvres. Il faudra attendre le XIX^e siècle, qui sera l'âge d'or de la poésie.



LE FRANÇAIS AU SIÈCLES DES LUMIÈRES



Cette période débuta au lendemain de la mort de Louis XIV, en 1715, et prit fin à l'avènement de la Révolution française (1789). Elle se caractérise, d'une part, par un fort mouvement de remise en question ainsi que par l'établissement d'une plus grande tolérance et, d'autre part, par l'affaiblissement de la monarchie, suivi de la fin de la suprématie française en Europe et du début de la prépondérance anglaise.



Un rééquilibrage des forces en présence

La situation politique et sociale tendit à se modifier en France et ailleurs en Europe en ce début du XVIII^e siècle. Sur le plan intérieur, la situation financière était devenue catastrophique sous les règnes du régent Philippe d'Orléans, de Louis XV et de Louis XVI; ces rois faibles, aux prises avec un régime de fêtes et d'intrigues de cour, ne purent faire face aux difficultés financières croissantes, qui aboutiront à l'impasse et susciteront la haine du peuple envers la monarchie.



Parallèlement, la bourgeoisie riche et aisée poursuit son ascension irréversible, devint une force politique et s'exprima publiquement. La monarchie et la noblesse n'étaient plus qu'une façade sans crédibilité. Le règne de la bourgeoisie financière, commerçante et manufacturière commença.





Sur le plan extérieur, la royauté tenta sans succès de poursuivre ses luttes contre l'Angleterre, la Prusse et l'Autriche. La France n'intervint plus en Europe et, après avoir perdu son empire colonial au Canada et en Inde (1763), elle finit par être écartée de la scène internationale au profit de l'Angleterre, qui accrut sa richesse économique et sa prépondérance grâce à la maîtrise des mers et à sa puissance commerciale. Par ailleurs, Frédéric II de Prusse avait remplacé le roi de France comme arbitre de l'Europe, et apparut le début de la montée de la Russie tsariste.



Une civilisation nouvelle



Au XVIII^e siècle, on assista au commencement du capitalisme, au développement du commerce, au début de l'industrialisation, à un engouement pour les sciences, à la découverte de nouvelles techniques, à des inventions de toutes sortes, à l'amélioration de la médecine et à l'adoption d'une meilleure alimentation. Cette atmosphère de progrès matériels modifia profondément les valeurs de la société.

Les philosophes rationalistes et les écrivains de premier plan se rendirent indépendants de la royauté et de l'Église; de grands seigneurs pactisèrent avec les représentants des idées nouvelles et n'hésitèrent pas à les protéger contre la police associée aux forces conservatrices. Fait nouveau, la lutte des idées fut dirigée surtout contre l'Église et la religion catholique elle-même; on combattit agressivement en faveur de la tolérance au nom de la raison.



Par ailleurs, la société française s'ouvrit aux influences extérieures, particulièrement à celles venant de l'Angleterre devenue la première puissance mondiale. Le parlementarisme et le libéralisme anglais attirèrent l'attention, de même que la guerre de l'Indépendance américaine (1775-1782).



Parallèlement, les journaux (surtout mensuels) scientifiques, techniques et politiques se développèrent, se multiplièrent rapidement et furent diffusés jusque dans les provinces, alimentant la soif de lecture chez un public de plus en plus étendu et sensibilisé au choc des idées. Le développement de la presse fut à la fois la conséquence et la cause de cette curiosité générale, ainsi que de la contestation qui se répandait graduellement dans la société. Vers le milieu du siècle, parut même une littérature de type populacier, dite "poissarde" (par analogie avec les marchands de poissons des Halles), destinée aux gens du peuple. Tous ces faits contribuèrent au mouvement de révolte qui explosa en 1789.



Le rôle de l'école





L'école fut le grand obstacle à la diffusion du français. L'État et l'Église estimaient que l'instruction était non seulement inutile pour le peuple, mais même dangereuse. Voici à ce sujet l'opinion d'un intendant de Provence (1782), opinion très révélatrice de l'attitude générale qu'on partageait alors face aux écoles : *« Non seulement le bas peuple n'en a pas besoin, mais j'ai toujours trouvé qu'il n'y en eût point dans les villages. Un paysan qui sait lire et écrire quitte l'agriculture sans apprendre un métier ou pour devenir un praticien, ce qui est un très grand mal! »*



Dans l'esprit de l'époque, il paraissait plus utile d'apprendre aux paysans à obtenir un bon rendement de la terre ou à manier le rabot et la lime que de les envoyer à l'école.

Pour l'Église, le désir de conquérir des âmes à Dieu ne passait pas non plus par le français; au contraire, le français était considéré comme une barrière à la propagation de la foi, et il fallait plutôt s'en tenir aux patois intelligibles au peuple.

Sermons, instructions, confessions, exercices de toutes sortes, catéchismes et prières devaient être prononcés ou appris *en patois*.



Enfin, dans les collèges et universités, l'Église s'obstinait à utiliser son latin comme langue d'enseignement, langue qui demeurait encore au XVIII^e siècle la clé des carrières intéressantes. Dans de telles conditions, on ne se surprendra pas que l'école fût même la source principale de l'ignorance du français chez le peuple.



L'amorce des changements linguistiques



Précisons quelques mots encore sur l'état de la langue standard, c'est-à-dire celle du roi. La norme linguistique commença à changer de référence sociale. On passa de «la plus saine partie de la Cour» de Vaugelas aux «honnêtes gens de la nation». L'usage des écrivains du XVIII^e siècle ne montra pas de changements par rapport au XVII^e siècle, mais la phrase s'allégea encore. Peu de modifications apparurent également sur le plan de la prononciation, à l'exception de la restitution des consonnes finales dans des mots comme *finir, tiroir, il faut*, etc. Dans l'orthographe, c'est à partir de 1740 que l'actuel accent aigu fut systématiquement utilisé en lieu et place de la graphie es-, par exemple dans *dépit* (ancien français: *despit*). L'appauvrissement du vocabulaire, noté au XVII^e siècle, ne répondait plus à l'esprit encyclopédique du siècle des Lumières. Ce fut une véritable explosion de mots nouveaux, notamment de termes techniques savants, puisés abondamment dans le grec et le latin.



De plus, l'infiltration étrangère se mit à déferler sur la France; la langue s'enrichit de mots italiens, espagnols et allemands, mais cet apport ne saurait se comparer à la «rage» pour tout ce qui était anglais: la politique, les institutions, la mode, la cuisine, le commerce et le sport fournissent le plus fort contingent d'anglicismes. Curieusement, les censeurs linguistiques de l'époque ne s'élevèrent que contre les provincialismes et les mots populaires qui pénétraient le français; ils croyaient que la langue se corrompait au contact des gens du peuple.



LES PHILOSOPHES

Diderot, Denis (1713-1784)

Philosophe et écrivain français, le maître d'œuvre de l'Encyclopédie et l'un des principaux représentants de l'esprit des Lumières.

Diderot est un auteur aux talents multiples. Toujours audacieuse (il se prête avec bravoure à cette sorte de "bataille encyclopédique"), son œuvre touche à tous les genres et se développe dans différents domaines : la science, la philosophie et l'esthétique. Surtout admiré en son temps comme directeur de l'Encyclopédie, il est aujourd'hui considéré comme l'un des écrivains les plus novateurs du siècle des Lumières. Il en incarne l'esprit par son matérialisme athée, par sa volonté de dénoncer les préjugés et par sa confiance en la raison.



Montesquieu, Charles de Secondat, baron de (1689-1755)

Homme de lettres et philosophe français, qui fut notamment l'auteur des *Lettres persanes* et *De l'esprit des lois*. Il inspira la constitution de 1791 et fut à l'origine des doctrines constitutionnelles libérales, qui reposent sur la séparation des pouvoirs.



Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778)

Écrivain et philosophe genevois de langue française, auteur des Confessions, qui fut l'une des principales figures du siècle des Lumières. L'ensemble de son oeuvre, fondée sur la recherche d'une harmonie avec les hommes, exprime une critique des fondements de la société corruptrice.



François Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778)

Homme de lettres et philosophe français, auteur notamment d'essais historiques et de contes philosophiques. Ceux-ci témoignent de son souci de vérité, et de tolérance, mais aussi de campagnes en faveur des victimes des erreurs judiciaires.





Les tendances idéologiques du XVIIIe Siècle

- 
- Les auteurs sont le plus souvent des « philosophes » ou leurs disciples directs, mais ils n'en acceptent pas les valeurs immoralistes et individualistes. Leur œuvre vise essentiellement à mettre la personne en accord avec le monde, à fonder un nouveau moralisme du sentiment, qui s'oppose dans la pratique à l'observation précise qu'ils font de la violence et de l'originalité des passions.
 - La société leur apparaît comme fondamentalement opposée à la morale, à la nature, à la bonté primordiale de l'homme ; aussi seront-ils plus révolutionnaires que la philosophie libérale.
 - Leur foi dans la bonté de la création du Créateur imprègne leurs œuvres de religiosité. Par cette religiosité et par la volonté de réforme sociale, ce mouvement se lie à l'expansion de la Franc-Maçonnerie (société en partie secrète qui a pour but de travailler au perfectionnement de l'humanité).



Les tendances esthétiques du XVIIIe Siècle

- 
- Abandon de la notion classique de Beau au profit d'une recherche de l'émotion, donc d'une forte participation du lecteur et d'une plus grande implication de l'écrivain dans son œuvre.
 - L'esthétique du *Sublime* repose sur le dépassement dans l'émotion artistique des normes communes.
 - La notion de « Génie », désormais appliquée à l'écrivain créateur et liée aux notions de nature et d'enthousiasme, privilégie l'improvisation sous la dictée des passions plutôt que la composition réfléchie.
 - Pour la première fois dans l'histoire de l'esthétique, s'affirme nettement des valeurs individuelles « modernes » (qui refusent de se conformer à une tradition immuable).
 - En rapport avec la traduction d'œuvres anglaises, ce sont les thèmes (jardin, clairs de lune, etc.) qui évoluent plus que la forme (qui est néoclassique).

Les principales formes littéraires

- Un genre nouveau : le *drame*. En principe voué au réalisme psychologique et social, en pratique au moralisme et au sentimentalisme.
- Le roman connaît les mêmes contradictions ; il est pris entre l'élan novateur (voire révolutionnaire) et un nouveau conformisme du sentiment : les œuvres les plus neuves sont aussi celles qui ont l'écriture la plus stéréotypée.
- En revanche l'autobiographie avouée (Rousseau) ou voilée (Restif) donne naissance à un style nouveau.
- La description des paysages recherche le pittoresque (déjà appelé « romantique »), et l'exotique sous l'influence de nombreux récits de voyages.
- Les techniques de la description sont mises au point, ainsi qu'une sorte de répertoire des paysages types, associés à certaines émotions (montagnes, lacs... chez Rousseau).



Voltaire (1694-1778),

Micromégas (1752), chapitre septième



CHAPITRE VII

« Conversation avec les hommes »

"Ô atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici, sans doute." À ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. "Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière ; et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ?" Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue grand comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétendent un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit ; et presque aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

— Ah ! malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules.

— Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance, les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement." Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnants contrastes. Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez.

Pour le commentaire...

Micromégas est un géant qui vient de la planète Sirius. Au chapitre 4, il arrive sur Terre.

•Sujets du texte :

- Les sciences sont sans effet sur la population ;
- Satire du genre humain en général, satire des vices humains (une satire traitée avec humour et ironie : le personnage est gigantesque vs. personnages à taille humaine ; contraste *micro / megas* : Voltaire associe ces deux termes qui signifient *petit* et *grand*) ;
- Un tableau très sombre, presque pathétique, de l'humanité. Présence d'un *pathos* ponctuel contrebalancé par l'ironie et l'humour.

•On peut observer deux mouvements dans notre texte :

- Premier malentendu : le géant surestime l'humanité ;
- Deuxième malentendu : il surestime aussi les savants. Micromégas est en effet détrompé par les savants : la guerre est une réalité permanente, la science des savants s'avère inutile pour l'humanité. Cette science est d'ailleurs moins importante que Micromégas ne le croit.

•Axes de lecture :

- Voltaire utilise le regard excentré d'un observateur étranger pour juger l'homme d'un point de vue extérieur, neuf ;
- Il utilise des ressorts comiques pour donner un aspect mordant au conte : malentendus et disproportions.



Voltaire, Poème sur le désastre de Lisbonne (1756)





O malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les mortels assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés qui criez : " Tout est bien " ;
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses.
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés :
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : " C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix " ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
" Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes " ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages :
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes,
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes. [...]



**Jean-Jacques Rousseau (1712-1778),
Discours sur l'origine et les fondements
de l'inégalité (1755)**



Ainsi quoique les hommes fussent devenus moins endurants, et que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération, cette période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état était le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, et qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hasard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le genre humain était fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce.

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant; mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent, mais pour la philosophie ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain.



Denis Diderot (1713-1784)
Jacques le Fataliste (1773, publication 1796)

— Marquis, il s'agit... Je suis désolée ; je vais vous désoler, et, tout bien considéré, il vaut mieux que je me taise.

— Non, mon amie, parlez ; auriez-vous au fond de votre cœur un secret pour moi ? La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve ?

— Il est vrai, et voilà ce qui me pèse ; c'est un reproche qui met le comble à un beaucoup plus important que je me fais. Est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaieté ? J'ai perdu l'appétit ; je ne bois et je ne mange que par raison ; je ne saurais dormir. Nos sociétés les plus intimes me déplaisent. La nuit, je m'interroge et je me dis : est-ce qu'il est moins aimable ? Non. Est-ce que vous auriez à vous en plaindre ? Non. Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes ? Non. Est-ce que sa tendresse pour vous est diminuée ? Non. Pourquoi, votre ami étant le même, votre cœur est-il donc changé ? car il l'est : vous ne pouvez vous le cacher ; vous ne l'attendez plus avec la même impatience ; vous n'avez plus le même plaisir à le voir ; cette inquiétude quand il tardait à revenir ; cette douce émotion au bruit de sa voiture, quand on l'annonçait, quand il paraissait, vous ne l'éprouvez plus.

— Comment, madame !"

Alors la marquise de La Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains, pencha la tête et se tut un moment après lequel elle ajouta : "Marquis, je me suis attendue à tout votre étonnement, à toutes les choses amères que vous m'allez dire. Marquis ! épargnez-moi... Non, ne m'épargnez pas, dites-les-moi ; je les écouterai avec résignation, parce que je les mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai... Oui, je suis... Mais, n'est pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter encore la honte, le mépris d'être fausse, en vous le dissimulant ? Vous êtes le même, mais votre amie est changée ; votre amie vous révère, vous estime autant et plus que jamais ; mais... mais une femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son âme et à ne s'en imposer sur rien, ne peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de La Pommeraye, moi, moi, inconstante ! légère !... Marquis, entrez en fureur, cherchez les noms les plus odieux, je me les suis donnés d'avance : donnez-les-moi, je suis prête à les accepter tous..., tous, excepté celui de femme fausse, que vous m'épargnez, je l'espère, car en vérité je ne le suis pas..." (Ma femme ? - Qu'est-ce ? - Rien. - On n'a pas un moment de repos dans cette maison, même les jours qu'on n'a presque point de monde et que l'on croit n'avoir rien à faire. Qu'une femme de mon état est à plaindre, surtout avec une bête de mari.) Cela dit, Mme de La Pommeraye se renversa sur son fauteuil et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à ses genoux, et lui dit : "Vous êtes une femme charmante, une femme adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre honnêteté me confond et devrait me faire mourir de honte. Ah ! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi ! Que je vous vois grande et que je me trouve petit ! C'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie votre sincérité m'entraîne ; je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas, et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit ; mais je me taisais, je souffrais, et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler.

Pour le commentaire...

- On remarque d'abord la ruse de la marquise : elle dit le faux pour savoir le vrai. Le marquis, à la fin de notre extrait, tombe dans le piège et n'a rien compris, d'où un certain pathos. Le mécanisme de la double énonciation mène à une ironie tragique.
- La marquise est une veuve, le marquis un libertin.
- **On peut relever trois temps dans cet extrait :**
- La fausse confiance : elle se donne pour vraie. On trouve de nombreux effets d'attente : la marquise ne cesse de rajouter des phrases. On trouve des traces de théâtralité (cf. Marivaux) : les personnages sont des nobles, les thèmes sont tragiques et sont replacés dans un monde quotidien. On note aussi le phénomène de l'aposiopèse (ou réticence) représenté par les nombreux points de suspension. Le double langage conduit à la perversion du langage et c'est sur quoi il faudrait s'intéresser dans le cadre d'une étude détaillée. Ce projet de lecture étudierait idéalement la dialectique incertaine entre la raison et le sentiment, mise en rapport avec la franchise factice de la rupture.
- La réponse du marquis : une scène d'aveu inversé. Il y a aveu d'amour, mais qui est en fait un aveu de désamour. → Ironie tragique.
- La clarification : la marquise l'a obtenue : elle a gagné mais elle a tout perdu. En effet, elle n'est plus aimée, d'où une certaine douleur ; on note le dépit amoureux, le dépit mortel. Le marquis désavoue de surcroît l'amour passé. La marquise s'est bien enfermée dans son mensonge.